

LA DÉFECTION ¹

*« Et vous, ne voulez-vous pas aussi
vous en aller ? »*

(Jean, VI, 67.)

Nous sommes à Capernaüm qu'un évangéliste appelle « la ville de Jésus », parce que c'était sa résidence habituelle en Galilée. Jésus vient de faire entendre dans la synagogue des paroles qui dépassent en sévère mysticité celles du sermon sur la montagne. Il s'appelle « le pain vivant descendu du ciel ». Prévoyant sa fin, il déclare que celui qui « mange sa chair et qui boit son sang a la vie éternelle ». Ses

1. Sermon adressé aux catéchumènes le dimanche des Rameaux 1889.

concitoyens commencent à comprendre. Eh! quoi? est-ce là le Messie triomphant qui doit vaincre ses ennemis et conquérir le monde? Des persécutions, des opprobres, une mort sanglante, non, tout cela contredit les espérances glorieuses d'Israël! — Dès lors le vide se fait autour de Jésus-Christ, et plusieurs de ses disciples eux-mêmes se retirent. La tristesse s'empare de l'âme du Maître qui, se tournant vers les douze, leur pose cette question d'une mélancolie navrante : « Et vous, ne voulez-vous pas aussi vous en aller »? Aussitôt un homme se lève pour répondre : « Seigneur, à qui irions-nous qu'à toi? Tu as les paroles de la vie éternelle, et nous avons connu et nous avons cru que tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. » C'est le fougueux mais généreux saint Pierre. Nous te bénissons, ô toi le plus ardent des apôtres! pour cette confession magnifique que l'Église a recueillie comme la plus belle perle de son écrin. Et nous te bénissons aussi de ce que tu as mis du baume sur le cœur de notre Maître à l'heure amère de la défection!

I

Il vous semble, mes enfants, que cette scène ne nous concerne guère. Et cependant, voyez les analogies. Après deux ans pendant lesquels je vous ai nourris de la doctrine de Jésus-Christ, à la veille de signer votre alliance avec lui en « mangeant sa chair et en buvant son sang », — ne vous dit-il pas, lui le grand délaissé, l'éternel abandonné de la terre : — « Et vous, ne voulez-vous pas aussi vous en aller ? » Hélas ! il est accoutumé aux défections. Combien de catéchumènes aussi sérieux, aussi émus que vous l'êtes, se sont réunis en un jour pareil autour de cette chaire, ... puis l'ont oublié, renié, trahi peut-être ! Oh ! la défection, qu'y a-t-il de plus douloureux pour une âme aimante ? Elle met une blessure cruelle au cœur d'un père, d'une mère, d'une épouse ! Elle frappe comme d'une mort anticipée l'homme public, idole des foules au jour du succès, leur martyr au jour du revers. Elle est plus poignante que la défaite pour le général qui se voit abandonné de ses propres soldats. — Qu'en sera-t-il pour celui dont toutes les laideurs

morales font saigner l'âme sainte?... Je ne viens pas vous accuser de félonie, mes chers enfants. Non, vous êtes bien intentionnés aujourd'hui et vous ne nourrissez pas l'odieux projet de vous en aller loin de Jésus-Christ. S'il pouvait y avoir cependant ici quelque catéchumène assez indigne pour se dire, dans son for intérieur : « Cette première communion sera la dernière. Je ne m'y sou mets que pour me conformer à l'usage et parce qu'il y a une sorte d'opprobre sur ceux qui s'en affranchissent; mais j'aspire à en finir! Encore quelques jours, et j'aurai recouvré ma liberté, secoué le joug, pour devenir mon maître! » Si quelque catéchumène se disait dans son cœur ce que je formule brutalement, je ne craindrais pas d'assimiler son forfait à celui de Judas, — de Judas mêlé « aux douze » dans la scène qui nous occupe et méditant dans l'ombre son infâme trahison. Je ne craindrais pas de lui répéter avec un accent qui le ferait tressaillir, le mot terrible de Jésus-Christ : « Celui-là est un démon!... »

Non, grâce à Dieu, aucun de vous ne forme aujourd'hui le dessein de trahir ses engagements. Mais il faut nous demander si la défection ne sera pas votre péril, demain! Pour le conjurer, avez-vous

pris la résolution décisive, irrévocable, de servir Jésus-Christ? Pouvez-vous dire que vous lui avez donné vos cœurs? — Ceux qui l'ont abandonné s'étaient contentés certainement de dispositions pieuses, d'un ébranlement des nerfs, de quelques faciles émotions. Tenez pour certain qu'ils n'avaient pas accompli l'acte viril d'une conscience qui s'engage et d'une volonté qui se donne. Ils étaient bien « disposés », ils n'étaient pas « décidés ». Si vous vous contentiez comme eux d'une sorte de sentimentalisme qui sied bien à la situation de catéchumène et qui a même quelque chose de sympathique, d'intéressant, — comme eux, vous seriez certainement vaincus, parce que vous allez rencontrer sur votre chemin les mêmes périls : l'incrédulité et l'amour du monde.

L'amour du monde, surtout! A votre âge, on n'est pas incrédule. Et cependant, vous vous apercevrez bientôt qu'il y a un certain opprobre à être croyant. Le doute est en honneur; il semble un vêtement bien porté. Vous entendrez dire qu'on ne peut être à la fois un homme pieux et un homme intelligent, instruit, car la science aujourd'hui exclut la croyance. Or, comme ces sortes d'oracles sont rendus par des journaux accrédités, par des hommes d'une autorité imposante, vous serez

tentés d'y souscrire et, plus tard, de secouer le joug de cette foi si méprisée. N'est-il pas en effet singulièrement flatteur de faire partie de cette élite qui s'affranchit des superstitions du passé, et cette tentation n'est-elle pas tout particulièrement celle de la jeunesse? Eh bien! je voudrais en finir, une fois pour toutes, avec ce préjugé. Non, il n'est pas vrai qu'on ne puisse à la fois être un savant et un croyant. Je lisais, il y a quelques jours, un humble traité religieux que je voudrais voir dans toutes vos mains. L'auteur, se bornant à des citations authentiques, démontre que tous ou presque tous les savants, qui ont été vraiment créateurs dans l'ordre de la pensée, ont affirmé Dieu et l'au-delà. Tenez cette réponse toute prête pour ceux qui osent prendre en pitié les croyances de votre très sainte foi.

Savez-vous la vraie raison pour laquelle nous accueillons si aisément le doute? La voici : c'est que le doute laisse le champ libre à nos péchés et à nos passions. La plupart des défections qui se sont produites autour de Jésus-Christ sont venues moins de sa doctrine que de ses ordres saints : « Fais ceci, ne fais pas cela ¹. » Jésus-Christ est pour nous une

1. Foi et science. Arbousse Bastide.

seconde conscience, plus clairvoyante et plus impérative que cette conscience naturelle que nous avons obscurcie. Jésus-Christ est la loi qui s'impose à nous, une loi plus haute, plus spirituelle encore que celle du Sinaï, et voilà pourquoi nous voulons échapper à cette loi, à cette conscience, à ce juge. Ce n'est pas la foi qui nous coûte, c'est l'obéissance. Presque toujours quelque lourde chute morale a préparé la défection religieuse du jeune homme, et le naufrage de ses croyances ne s'est accompli qu'après celui de sa vertu.

Aussi, mes amis, n'ayez aucune illusion à cet égard. Si vous deviez un jour abandonner Jésus-Christ, la cause en serait moins dans votre impuissance à croire que dans votre répugnance à obéir. Ce qui nous éloigne de lui, c'est la peur de la sainteté et des sacrifices qu'elle nous impose. Combattre ses penchants naturels, lutter contre ses défauts, « s'arracher l'œil, se couper le bras qui nous fait tomber dans le péché », — marcher à côté d'un être absolument pur qui nous regarde et qui nous sonde, tout cela nous semble bien austère. En effet, les sentiers du monde sont plus faciles ! Et la jeunesse s'y engage ;... le plaisir sous toutes ses formes : théâtres, jeux, courses, joyeux camarades, quelle

fascination pour le jeune homme ! Et pour la jeune fille, la vanité, le goût des lectures frivoles, l'amour de la toilette, le bal, tout cet ensemble de dissipations charmantes et variées qui parlent tant à une imagination de dix-huit ans !... Ainsi l'on fait taire les souvenirs de sa première communion ; on ne prie plus, ou presque plus ; on lit sa Bible avec distraction, on tombe dans l'indifférence, puis peu à peu, dans l'hostilité contre Jésus-Christ. — D'autres ressemblent au jeune riche qui s'en alla loin du Sauveur, parce qu'il possédait de grands biens. Oh ! les pièges de la richesse ! Combien, pour la posséder, ont fait le sacrifice de leur foi ! C'était une alliance brillante, mais la piété et la morale n'y trouvaient pas grand honneur : — c'était un mariage mixte, et ils n'ont pas craint d'abandonner leur Église, non peut-être dans le présent, mais pour leur famille à venir ! Si du moins ces jeunes gens et ces jeunes filles s'étaient éloignés de Jésus-Christ « tout tristes », comme le jeune riche de l'Évangile, mais le plus souvent, ils l'ont fait d'un cœur léger, sans regret, sans remords ! — Enfin, il faut parler des désordres des passions. Combien de jeunes gens ont été entraînés loin de Jésus-Christ par leurs convoitises ! Elle est perfide, mais enchantée, la coupe de volupté

que le monde tend à leurs lèvres. Un moment, leur conscience parle, le Sauveur les regarde avec tristesse, et ce regard pénétrant les arrête. Mais le tentateur, qui séduisit Ève, parle avec hardiesse : « Pourquoi cette timidité, pourquoi ces hésitations ? Fais taire tes scrupules ; brise la chaîne de tes préjugés ; écarte la vision importune de ce Christ dont l'image se mêle à celle de ta mère, mais qui ne vit plus que dans la pénombre d'un passé légendaire ! Chasse qui te trouble, chasse qui te gêne, chasse qui prétend être ton maître. Ton maître, c'est toi-même ! Affirme donc ton indépendance et fais acte de virilité. »

Cette histoire de la défection, est-ce qu'elle ne se répète pas aujourd'hui pour une foule de jeunes gens ? Au reste, elle n'est pas nouvelle. Saint Paul nous la raconte, pour un de ces compagnons d'œuvre, en une ligne d'une lugubre concision : « Démas m'a abandonné, ayant aimé le présent siècle. » Le présent siècle : c'est-à-dire les pompes, les ivresses et les idolâtries de la vie païenne qui ne diffèrent que par la forme de celles du dix-neuvième siècle. Quand je pense au nombre si considérable de catéchumènes que j'ai instruits, je me demande avec

angoisse s'il n'y a pas beaucoup de Démas parmi ces centaines de jeunes gens. Toi seul tu le sais, ô mon Dieu! Mais du moins, avertis, garde ceux qui sont ici sous ton regard!

II

Et maintenant je voudrais vous montrer que ceux qui s'éloignent de Jésus-Christ ont fait un faux calcul vis-à-vis d'eux-mêmes, et commis un crime d'ingratitude à l'égard de leur Sauveur.

Un faux calcul vis-à-vis d'eux-mêmes. — Ils cherchaient la liberté et le bonheur, et ils n'ont trouvé, comme l'enfant prodigue, que l'esclavage et la misère! Sont-ils libres ceux qui se placent sous le joug de l'égoïsme, de la vanité, de la paresse, de la luxure? Mais ne voyez-vous pas que leur passion, nouvelle Dalila, grandit tous les jours, et que son empire change leur force en faiblesse. Cette passion qu'ils se reprochent, ils la suivent aveuglément, par une fatalité qu'ils ont eux-mêmes créée; ils perdent la volonté et jusqu'à la possibilité de la résistance; leur servitude se fait tous les jours plus étroite et plus abjecte. — Du moins sont-ils heu-

reux? Ah! vous n'avez qu'à voir les nuages amoncelés sur leur front! Heureux, quand ils n'ont fait en eux, et autour d'eux, que des ruines! Ils ressemblent à ce Phaéton de la fable qui s'était imaginé de conduire le char du soleil à travers les espaces infinis. Que de malheurs accomplis par ces forces mal dirigées! Bientôt la terre s'embrase, les fleuves tarissent, les océans se dessèchent, et Phaéton foudroyé par Jupiter est précipité dans l'Éridan. Tel le jeune insensé qui, au lieu de confier à la main divine le char de sa destinée, veut le conduire à sa guise à travers le monde. Intelligence, santé, bonheur domestique, sources de la vie, tout se dessèche et se détruit dans cette existence déraillée.

Non, la liberté et le bonheur ne sont pas là. Vous les verrez briller au contraire sur le front du jeune homme qui n'a point abandonné Jésus-Christ. Il dompte ses passions et renouvelle chaque jour le choix courageux qui affirme sa personnalité morale. Le mal a moins d'empire sur lui; le bien devient sa sphère naturelle. Il monte, par un effort viril, comme le membre du club Alpin, et il trouve toujours plus de joie à hanter ces sommets où l'air est pur, où les horizons sont magnifiques!

C'est encore un faux calcul d'abandonner Jésus-

Christ, parce que nul ne peut le remplacer aux heures difficiles de la vie. Vous les connaîtrez un jour ou l'autre, ces détresses auxquelles nul n'échappe. Eh bien! lorsque vous vous débattrez contre une cruelle épreuve, lorsque le pauvre ouvrier malade, regardant le dénuement de sa famille, songera avec effroi au lendemain; lorsque la jeune femme prendra dans son berceau, pour le mettre au cercueil, le petit être qui fut hier sa joie, sa gloire... et qui est là aujourd'hui, inerte, glacé!... lorsque l'un des jeunes gens qui m'écoutent sera, un jour, sur quelque plage lointaine aux prises avec les balles ennemies, ou la fièvre insidieuse plus terrible encore —, il serait là, l'ami suprême, pour apaiser ces angoisses, comme la mère apaise les cris de son enfant. Mais vous n'avez pas voulu de lui, vous l'avez éconduit, éloigné, comme un hôte importun.... « Il reviendra », dites-vous. Oh! sans doute, car Jésus ne connaît pas les susceptibilités des amis terrestres. Seulement, êtes-vous bien sûr que vous voudrez, que vous pourrez le rappeler? Ne savez-vous pas que le scepticisme ronge l'âme et la rend incapable de croire et d'espérer? Ne savez-vous pas que, au contact du péché, notre être moral perd le goût des choses saintes,

et que la conscience et le cœur se dessèchent, se paralysent? Catéchumènes, voudriez-vous en arriver là?

J'ai dit que si la défection est un malheur pour l'âme, elle est aussi un crime d'ingratitude à l'égard de Jésus-Christ. Eh quoi! celui qui est mort pour nos péchés, celui qui a payé de son sang la rançon de nos âmes, nous pourrions l'abandonner! Non, cela ne peut se concevoir. Écoutez, jeunes gens, il sera là, cette semaine devant l'Église, le Christ qui a quitté son diadème d'étoiles pour porter ici-bas la couronne d'épines; le Christ qui a laissé son trône, son sceptre et son manteau de roi, pour paraître devant tous, affublé de haillons de pourpre, un roseau dans la main, en butte aux outrages et à la flagellation des soldats. Il sera là, suspendu entre ciel et terre, sur un bois infâme, plus méprisé, plus maltraité que le dernier des esclaves. Il sera là, abandonné de tous, — ô douleur mystérieuse autant qu'infinie, — abandonné même de son Père... Et nous ajouterions, à l'accumulation des défections, des reniements, des haines qui brisent son cœur divin, nos reniements, nos abandons, nos haines... Non,

mes amis, vous sentez battre sous votre poitrine un cœur loyal et généreux, et vous voudrez prendre à l'égard de votre Sauveur une autre attitude : vous voudrez consoler les abandons de votre Maître !

En effet, Jésus-Christ est l'éternel persécuté de ce monde. Chaque siècle l'arrête, le conduit au prétoire et dresse son Calvaire. Certes ce n'est pas notre époque qui a oublié d'accomplir cette proscription impie, de renouveler ces outrages. Mais, où les haines sont plus grandes, les dévouements doivent être plus généreux ; où les défections sont plus lâches, les adhésions doivent être plus ferventes. — Eh quoi ! direz-vous peut-être, est-ce moi, pauvre enfant, pauvre catéchumène, qui peux défendre et consoler mon Maître ? Oui, car il se sert du plus petit, du plus humble de la terre. Jeunes filles, vous pouvez l'aimer et l'assister, comme l'aimaient et l'assistaient les femmes de Jérusalem ; vous pouvez lui faire cortège, nourrir sa faim, étancher sa soif, couvrir sa nudité dans la personne des pauvres. Vous pouvez, — diaconesses volontaires, sous le costume de l'ouvrière ou de la femme du monde, — continuer sa tradition de charité et faire passer un souffle d'amour

sur cette terre ravagée par l'âpre vent de l'égoïsme et de la haine! — Et vous, jeunes gens, vous pouvez défendre l'honneur de Jésus Christ, en pratiquant toutes les vertus chrétiennes : — l'amour de la famille, ce vrai sanctuaire, qu'il soit situé au premier ou au sixième étage de la maison ; l'amour du travail, cette dignité de l'homme, qu'il soit ouvrier des bras ou de la pensée ; l'amour de la patrie, sol sacré qu'il faut aimer et défendre avec passion ! Vous pouvez faire plus encore, vous pouvez travailler à cette grande chose, l'avancement du règne de Dieu sur la terre. — Eh quoi ! tandis que le Dieu de ce monde trouve de si fervents adorateurs, tandis que le Dieu progrès est servi par d'infatigables travailleurs qui font sortir du sol, comme par miracle, des palais magnifiques, des jardins enchantés, des tours qui défient par leur hardiesse les pyramides d'Égypte, — la jeunesse de nos Églises resterait indifférente, inerte, glacée à l'égard de son roi ! — Non, il n'en sera pas ainsi. Déjà de toutes parts, à Paris comme à Londres et à New-York, des unions chrétiennes se forment pour arracher la jeunesse au joug impur des convoitises et pour l'enrôler au service de Dieu et de son Christ ; les vocations de pasteurs se multiplient, les missions

lointaines tentent de jeunes cœurs, et nous voyons, du pied de la chaire de l'Oratoire, Jalla partir pour le Zambèze, Escande pour le Sénégal, Teysserès et Allégret pour le Congo, — tous à l'assaut du continent noir. — Allez, mes amis, allez, en France ou au loin, grossir les bataillons sacrés des soldats de Jésus-Christ. Préparez un anniversaire bien plus beau encore que le centenaire de la Révolution française : préparez le troisième millénaire de l'ère chrétienne. Et lorsque l'aurore du vingtième siècle se lèvera sur le monde, si le soleil s'est déjà couché pour plusieurs d'entre nous derrière la montagne, du moins, les yeux fixés sur vous, jeunes chrétiens fidèles, nous aurons salué l'avenir avec espérance ; car cet avenir, malgré les démentis de l'heure présente, appartient à celui que l'Écriture appelle le Roi des siècles, l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin. J'ai lu à Rome, sur l'obélisque de la place Saint-Pierre, cette inscription triomphante : *Christus vicit, Christus regnat, Christus imperat*. « Le Christ a vaincu, le Christ règne, le Christ commande. »

Amen.